

Lettre de Roland Purnal à Jean Paulhan, 1951

Auteur : Purnal, Roland

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Citer cette page

Purnal, Roland, Lettre de Roland Purnal à Jean Paulhan, 1951, 1951.

Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site [HyperPaulhan](#)

Consulté le 25/08/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/15093>

Information sur la lettre

Date 1951

Destinataire Paulhan, Jean (1884-1968)

Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 09/04/2021 Dernière modification le 22/08/2025

RENDEZ-VOUS À LA CHARTREUSE

Peu l'autre, certes, a mis la main sur un drame cas psychologique : un certain amour où l'homme ne compte pas, l'amour un peu bien équivoque qu'une jeune fille porte à sa propre mère (depuis l'enfance), un amour qui la rend jalouse jusqu'à l'exhaustion ; un amour vraiment impossible et qui parfois se tourne en haine et dont elle essaye de se défaire... En vain, d'ailleurs, car un tel mal est, de soi, sans remède, etc.

Après une enfance villageoise assez malheureuse (leurs parents s'entendent comme chien et chat) ANNIE et sa sœur cadette vont emménager à Nîmes par leur grand-père (un brave homme) et une vie nouvelle commence pour elles dans la demeure des grands-parents. Entrée au lycée, puis au stade (basket) rencontre ~~avec~~ quelques garçons (Jean-Pierre, Henri, Jacques - des sportifs). Partout, Annie se montre jalouse des compagnes et des compagnons de sa sœur au point de les rendre malade. Elle ne s'entend avec personne, etc.

Mort du grand-père : le deuil ne laisse pas de rejoindre Annie, car, au vrai, l'on est fait des tiers, des sorties et des rencontres. Elle pourra mener avec la sœur

la vie recluse dont sa mère tyannique régne (2) depuis longtemps. De donc, on se closternure dans [S1] la vieille demeure. Comme plus d'heure pour l'étude que sa cadette, Annie l'emploie à lui donner le goût du travail. Elle y réussit à merveille. Elle la fait triompher au Bac et au 1^{er} Certificat de licence.

Annie ~~s'apprête~~ n'en reste pas moins obsédée par la pensée de perdre sa sœur. Il arrive qu'elle ~~à~~ l'égratigne, qu'elle la rousse, qu'elle la blesse même. ~~Cependant~~ C'est alors ce mot de la blessée : ~~et le long coude).~~

« Je savais bien que tu étais jalouse de moi. Tu es heureuse, à présent ? Tu pourrais me tuer, je te vois dans tes yeux. Et peut-être qu'un jour tu le feras. Parce que tu m'aimes à ta manière... »

Bonté et si bien que Annie arrive à reconquérir toute l'affection de sa sœur. ~~Cependant~~ Au point qu'elle... (voir page 68.) (Scène que je trouve très belle).

Il semble pourtant que jusqu'ici Annie soit pure de tout coupable équivaut. Elle n'aspireait qu'à retrouver le royaume de l'enfance que chacun de nous porte en soi. Hélas ! Elle ne pouvait prévoir que l'enjeu monterait si haut. Après la scène de la page 68 ~~toutefois~~ (mentionné + haut) Annie ne tarde pas à se rendre compte que sa cadette est éprise d'elle - selon la chair.

À lors, la décision est prise. Elle se rendit
tout de bon et s'arrange pour lui faire épouser
un écrivain. ("Mariage qui est une perte" tira
plus tard la cadette. Ils se sont laissé marier
comme ils en ont, dans une comédie de pétromajé). (3)
[51]

Alors fait, Annie s'installe à Paris,
y prend quelque hebdomadaire et en devient la
redactrice en chef.

Deux ans + tard, revenant à Nîmes,
elle retrouve sa mère — qui mourra des suites
d'une fausse couche, etc.

(Toute cette fin est embrumée au diable
et je ne suis pas sûr d'avoir bien compris).

Un tenant de Freud (ou Potachon) verrait sans doute en Annie
le type parfait de la délirante par trouble sexuel immo-
cient.

Pour moi, cette Annie m'apparaît dans une sorte
d'immobilité tragique. C'est un peu Phèdre malgré sa
mistureuse. On ne sait si elle que son enfouisse et son
repente. Elle ne peut, certes, faire horreur tout ce qu'il
peut.

En résumé, ce n'est pas indifférent. Bien que...

Ici aussi, le "bavardage" se donne carrière à l'exté-
risque de rigueur, de fermeté.

Une certaine justesse de ton dans le dialogue,